

Editorial

Les signaux sont contradictoires, nombreux, complexes à décrypter parfois. Mais le fait est, quand bien même chacun s'efforce au sourire en société : les temps sont durs pour tout le monde, et il plane sur l'édition d'une manière générale, et l'édition de genre en particulier, comme une odeur bizarre, un truc qui ressemble à... oui, c'est ça, qui ressemble à du brûlé. De là à crier au feu... Nous allons nous attarder sur ce « particulier » — après tout, c'est lui qui nous occupe en premier chef —, mais il faut souligner que si les littératures de genre connaissent des problèmes propres à elles, ces dernières se trouvent aussi confrontées à des circonstances périphériques inhérentes à l'édition en général, voire bien au-delà. Au premier rang desquelles on pointera sans surprise une sinistrose économique tenace, et pas qu'un peu. Tenace, dit-on, d'autant que rien ne laisse présager une quelconque évolution positive. Dans ce contexte tendu, le marché du livre fait ce qu'il peut. Et il peut mal. Le système éditorial français est structurellement inflationniste : il faut publier plus afin de payer le retour des titres précédents invendus. Multiplier l'offre alors que la demande stagne dans le meilleur des cas. Le mur, on le voit arriver depuis longtemps... même si jouer les Cassandre finit par lasser. Au rayon des divers facteurs anxigènes qui se greffent au climat économique (et politique) actuel plombant, le numérique pèse de tout son poids virtuel. Virtuel, c'est le mot. Parce qu'à l'heure où, aux Etats Unis, George R. R. Martin célèbre son millionième livre électronique vendu, il faut bien comprendre qu'en France, la révolution numérique annoncée n'a pas eu lieu. Ça ne décolle pas. Point. Alors, viendra ? Viendra pas ? Comment ? Quand ? Personne ne le sait. Mais ce qui est acquis, en revanche, c'est que cette incertitude, ces remises en question potentielles viennent s'agréger à un climat pas encore délétère, mais peu s'en faut. Et qu'on cesse de prendre sur ce sujet l'Amérique en référence ! La situation structurelle du livre outre-Atlantique n'a rien à voir avec celle de la France. Le maillage des points de vente n'est pas le même, les habitudes de consommations sont différentes, les lois aussi et c'est tant mieux. L'édition de genre, maintenant... Quand *Bifrost* a été lancée, en avril 1996, l'édition de genre indépendante et professionnelle faisait à peine surface. Le poche (publié par les groupes éditoriaux) était la norme, le grand format marginal. En une quinzaine d'années, les choses ont considérablement changé. Il y a du grand format (pour beaucoup publié par des maisons, petites ou grandes, indépendantes) dans tous les sens, à des prix qui souvent atteignent des sommets (lorsqu'on constate par exemple que le roman **Wastburg** de Cédric Ferrand publié aux Moutons électriques, livre de 280 pages dénué du moindre coût de traduction puisqu'écrit en français, est vendu à 26 euros (!), on réalise combien l'éditeur a de fait renoncé à toute espérance de ventes importantes potentielles ; c'est un cas d'école représentatif du marché de genre actuel, le choix de la niche dans la niche : je vais en vendre peu *de toute façon*, alors je me rattrape sur le prix, et si je ne fais pas cela, je ne peux *de toute façon* pas publier le livre). Surproduction, donc. On ne cesse de le répéter. Enorme. De livres grands formats, chers par définition (sans même parler du foisonnement ahurissant de microstructures pas ou peu diffusées, et donc plus ou moins invisibles mais qui, malgré tout, drainent une partie du public, quand bien même ce drainage s'effectue hors librairies). Longtemps, les éditions Bragelonne/Milady, petite maison indépendante devenue ogre en moins de dix ans grâce à l'avènement de la *Big Commercial Fantasy*, avènement auquel lesdites éditions ont grandement contribué, longtemps, donc, les éditions Bragelonne ont clamé qu'il n'y avait pas assez de livres de genre publiés en France, que, en somme, la fonction créait l'organe, qu'élargir la

production, c'était élargir du même coup le lectorat et les rayons en librairies. Elles ont été entendues. Enfin. Calmann-Lévy/Orbit les a entendues. Les éditions Eclipse (petit Bragelonne en puissance arrivé un peu après la bataille malgré tout) les ont entendues. Aujourd'hui, l'âge d'or de la *fantasy* est derrière nous. Indubitablement. Le genre continuera à se vendre, bien sûr, mais l'âge d'or en termes de nouveautés, d'impact sur le marché, de ventes moyennes, est passé. Il a fallu trouver autre chose. Le fantastique ne marche plus ? La *fantasy* est en perte de vitesse ? Marrions les deux. Bonjour la bit' lit, genre artificiel jusque dans sa définition. Et les rayons spécialisés de se retrouver envahis d'*harlequineries* avec sur les couvertures des gens à la plastique en plastique et aux dents pointues. La littérature de monstres. Beaux, souvent, mais des monstres quand même (vampires, loups-garous, zombies, etc.). Pour combien de temps ? Tant pis pour ceux qui espéraient que la science-fiction regagnerait du terrain lors du reflux de la *fantasy*. Oui, tant pis. Et de fait, où est-elle, cette science-fiction ? Plus des masses dans son rayon tutélaire ; il faut dire qu'on imagine la tête de Greg Egan lorsqu'il découvre son dernier roman en pile entre Anita Blake et Sookie Stackhouse... La SF qui s'assume a changé d'âge. Elle est désormais au rayon jeunesse, dans ce sous secteur d'âge qu'est le « Young adult ». Et souvent, elle a changé de nom. Elle s'appelle désormais dystopie. Quant à la SF qui ne s'assume pas, qui ne s'appelle pas du tout, pas même dystopie, on la retrouve de plus en plus souvent dans les rayons mainstream, chez des éditeurs de littérature générale... Bref, les temps sont au changement. Et bien malin qui pourrait dire dans quelle direction nous allons aller, comment va se comporter la librairie, évoluer tel genre ou tel sous-genre littéraire. Dans l'attente, tout le monde fait le dos rond. Serre les boulons. Espère le gros coup (l'adaptation cinéma ou télé — Saint HBO, priez pour nous), la nouvelle perle. Restent les textes. Et les éditeurs qui les publient. Ces derniers sont nombreux, on l'a dit. Sans doute trop. Mais nombreux aussi à faire du bon boulot. Les Moutons électriques, qui amènent notamment aux littératures de genre un appareil d'études critiques inédit sans équivalent et de référence. Mnémos, qui mène une politique courageuse et souvent éclairée sur les jeunes auteurs de *fantasy*. Griffes d'encre, structure discrète mais au goût certain, qui, malheureusement, annonce la fin de sa collection « Roman ». L'Arbre vengeur, spécialisé dans les textes anciens, les classiques méconnus ou oubliés (mais pas que). La Volte, aux productions inattendues. Hors normes. L'Atalante, bien sûr. Sans oublier certaines collections de groupes éditoriaux de qualité, à commencer par l'incontournable « Lunes d'encre » des éditions Denoël. Combien tiendront ? L'optimiste en moi répond : les meilleurs. Mais le pessimiste a beau jeu de rappeler combien c'est loin d'être gagné...

Olivier GIRARD

